

LAVIE PROTESTANTE

HEBDOMADAIRE ROMAND

GENÈVE: Rédaction et administration générales, 10 boul. Théâtre. Tél. (022) 24 67 31 NEUCHÂTEL: 24 Faub. de l'Hôpital. Tél. (038) 5 78 15
JURA BERNOIS: Moutier, 1, avenue Bellevue. Tél. (032) 6 45 06 SUISSE ALÉMANIQUE: Ennetbaden, 1, Weinbergweg. Tél. (056) 2 67 33
PUBLICITÉ: Orell Fussli-Annonces S.A., Genève et autres succursales

« 15 millions de lépreux — Une honte pour notre époque »

L'ÉPOPÉE DES COMBATTANTS DE LA LÈPRE

Une campagne pour sauver les lépreux est en cours. « 15 millions de lépreux — une honte pour notre époque » dit l'affiche. C'est vrai. La lèpre doit disparaître. Nous sommes heureux de montrer comment nos Missions s'y emploient.

Pour encourager ceux qui sont prêts à aider mais à qui cette campagne apparaît comme le tonneau des Danaïdes, je voudrais faire part d'une expérience magnifique dont j'ai été le témoin en Océanie, aux Iles Loyauté, dépendant de la Nouvelle Calédonie.

Là, comme ailleurs, la lèpre a été apportée par le trafic des bateaux. C'est une longue et douloureuse histoire que cette invasion, vers 1890, de la terrible maladie jusqu'alors inconnue dans les îles. Des hommes qui avaient boulingué sur la mer sont revenus avec des visages extraordinaires, boursofflés, des oreilles im-

nement. La léproserie devint la terreur de ceux qui se sentaient atteints ou qui avaient des malades chez eux.

On n'avait qu'une préoccupation : cacher les malades au médecin quand il visitait l'île. D'année en année le fléau se propageait et décimait les familles.

En 1922, le pasteur A. Bergeret est envoyé par la Société des Missions de Paris dans l'île de Lifou. Il connaît le malheur des populations envahies par la lèpre, et dès lors, son ferme désir est de lutter contre la terrible maladie. Sans tarder, il fait construire un dispensaire à la station, « prêche » le savon avec

sez satisfaisants. En 1925, une infirmière neuchâteloise, Mlle Marguerite Anker arrive à Lifou pour s'occuper de l'œuvre médicale. Elle soigne quelques-uns des malades internés dans la léproserie la plus proche de la station : Tchila. C'est à 15 km. Il faut apporter avec soi tout l'indispensable, à commencer par l'eau nécessaire à faire bouillir les seringues. Les soins sont donnés dans un coin du temple, un vieux temple, reste d'un ancien village. Il n'y a ni portes ni fenêtres, seulement des couvertures. Une cloison en feuilles de cocotier dans l'angle donne l'illusion d'un local fermé.

Dans les deux autres léproseries de l'île, on apprend que les malades de Tchila sont secourus. Alors des appels pressants arrivent: « Nous voulons aussi être soignés. Venez chez nous. » C'est chose impossible; ces léproseries sont éloignées de plus de 60 km., et en pleine brousse. Que faire ?

**Travaillez...
mais sans argent**



Salutation zuricoise

LORS de l'inauguration de notre temple, à la Promenadengasse, à Zurich, le 9 février 1902, la Communauté évangélique française n'avait pas de journal paroissial. A partir de 1917, parut — 6 fois par an — « Le Lien », organe des membres et amis de l'Eglise protestante française de Zurich, dont le rédacteur était le pasteur André Bouvier. Du 1er mars 1942 jusqu'en novembre 1944 parut — 10 fois par an — « Le Protestant romand », organe mensuel des Eglises réformées de langue française de Zurich, Winterthour, Lucerne, Saint-Gall, Schaffhouse et Argovie, dont le rédacteur était le pasteur Paul Perret. Loin d'avoir été inférieurs à leurs tâches, ces journaux ne correspondaient plus aux besoins du moment. Aussi, le 26 janvier 1945, les paroissiens des Eglises françaises en Suisse alémanique reçurent-ils avec satisfaction, pour la première fois, une édition spéciale de « La Vie protestante », qui leur était destinée et qui contenait les chroniques que nous connaissons et que nous aimons.

Cette évolution du petit journal local à « La Vie protestante » a été saluée avec plaisir. Elle a permis à nos paroissiens de lire les mêmes articles de fond que nos coreligionnaires de Suisse romande (à vrai dire, à l'exception des Vaudois). Elle a permis également de s'abonner à un journal hebdomadaire. Au moment où « La Vie protestante », dans la ronde des cantons suisses, présente celui de Zurich, nous profitons de cette occasion pour remercier son administrateur et ses rédacteurs du soin qu'ils apportent dans la présentation du journal. Certes, nous avons entendu parfois des critiques au sujet de tel ou tel article, mais, d'une manière générale, à Zurich, on est heureux de recevoir « La Vie protestante »; on est heureux d'avoir un trait-d'union avec les Eglises de Suisse romande et d'être tenus régulièrement au courant de la vie religieuse dans le monde. De ce fait, nos paroisses sont plus conscientes d'appartenir à l'Eglise universelle. Certes, notre communauté se sent à l'aise dans le giron de l'Eglise

pagne apparaît comme le tonneau des Danaïdes, je voudrais faire part d'une expérience magnifique dont j'ai été le témoin en Océanie, aux Îles Loyauté, dépendant de la Nouvelle Calédonie.

Là, comme ailleurs, la lèpre a été apportée par le trafic des bateaux. C'est une longue et douloureuse histoire que cette invasion, vers 1890, de la terrible maladie jusqu'alors inconnue dans les îles. Des hommes qui avaient bourlingué sur la mer sont revenus avec des visages extraordinaires, boursoufflés, des oreilles immenses. On n'y a pas attaché d'importance et, comme partout, la lèpre laissée à elle-même s'est propagée avec une rapidité terrible.

Ces petites îles n'avaient une visite médicale que tous les deux ou trois ans et à chaque fois le médecin constatait une augmentation de l'endémie lépreuse. Il distribuait des capsules d'huile de chaulmoogra, le seul remède connu alors. Mais les malades le prenaient avec peine parce que trop indigeste et répugnant.

Un missionnaire bouleversé

Dans ce même temps, le missionnaire Philippe Delord avait été envoyé par la Société des Missions de Paris dans l'île de Maré. Il n'avait jamais vu de lépreux et fut bouleversé par leur misère et leur abandon. Après un entretien avec un médecin de passage dans l'île, il réussit à mélanger cette huile indigeste avec de l'huile d'olive. Il y eut quelques bons résultats et le remède « aïouni » (exaucement) permit à certains malades de rentrer chez eux ; mais ceux qui étaient profondément atteints ne guérissaient pas et il y en avait toujours de nouveaux.

Des léproseries furent créées dans les îles. Les chefs indigènes reçurent l'ordre de faire construire des cases et dans chaque léproserie une citerne. Mais les malades internés étaient toujours obligés de recourir à leur famille pour avoir de quoi manger. Ceux qui pouvaient encore aller et venir ne s'en faisaient pas faute. Mais de ce fait, l'isolement était illusoire et la maladie gagnait de plus en plus. On essaya vainement d'être plus sévère dans l'inter-

On n'avait qu'une préoccupation :

On n'avait qu'une préoccupation : cacher les malades au médecin quand il visitait l'île. D'année en année le fléau se propageait et décimait les familles.

En 1922, le pasteur A. Bergeret est envoyé par la Société des Missions de Paris dans l'île de Lifou. Il connaît le malheur des populations envahies par la lèpre, et dès lors, son ferme désir est de lutter contre la terrible maladie. Sans tarder, il fait construire un dispensaire à la station, « prêche » le savon avec l'Évangile et encourage les gens à planter du maïs pour améliorer leur pauvre ordinaire.

Dans ces îles, où il n'y a pas de source, l'eau douce est rare et il est difficile à ceux qui n'habitent pas le bord de la mer d'être propres. Un gros effort est fait pour améliorer l'hygiène.

En 1923, un Comité de secours aux lépreux se constitue à Paris. Il envoie au missionnaire Bergeret, à titre d'essai, un nouveau remède ; une centaine d'ampoules d'éther éthylique de chaulmoogra pour injections. Les premiers résultats sont as-

cotier dans l'angle donne l'illusion d'un local fermé.

Dans les deux autres léproseries de l'île, on apprend que les malades de Tchila sont secourus. Alors des appels pressants arrivent : « Nous voulons aussi être soignés. Venez chez nous. » C'est chose impossible ; ces léproseries sont éloignées de plus de 60 km., et en pleine brousse. Que faire ?

Travaillez... mais sans argent

En fin de compte, une seule solution semble possible : réunir les malades des 3 léproseries à Tchila. Malgré tous les problèmes que cela pose, une demande dans ce sens est adressée au gouverneur de la Nouvelle Calédonie et des Îles, résidant à Nouméa. Les mois passent ; enfin en 1926, un arrêté confie à la Mission protestante, sous la direction d'un médecin de colonisation, la création de la léproserie unique de Tchila. Aucune allocation n'est prévue. On va de l'avant quand même.

(Suite en page 9)

EDITORIAL

Rupture œcuménique en Afrique du Sud

Nous laisserons de côté, pour l'heure, la situation en Afrique du Nord. Le seul fait vraiment nouveau — la négociation d'Evian — ne s'est pas encore produit, qui susciterait une réelle possibilité de paix.

Mais, de l'autre extrémité du continent noir, de Pretoria, voici qu'une dépêche d'agence nous annonce — pour la deuxième fois en quelques semaines — qu'une Eglise sud-africaine se retire du Conseil œcuménique des Eglises. Le fait est lourd de signification, et vaut qu'on s'y arrête.

Le jour même où cette nouvelle paraissait, on pouvait lire, sur l'Afrique du Sud, deux autres informations qui attestent à quel point, sur le plan national comme sur le plan international, la situation, là-bas, se détériore. D'une part, le chef de l'opposition, sir de Villiers Graaf, a vivement reproché au premier ministre, M. Verwoerd, de placer l'Afrique du Sud dans une situation très précaire en raison de sa politique raciale. D'autre part, la commission politique de l'O.N.U. a voté l'application de sanctions contre l'Afrique du Sud. Il n'est pas certain que cette décision recueille, à l'Assemblée, la majorité requise pour qu'elle devienne applicable. Il n'en demeure pas moins que, lentement, mais sûrement, l'Afrique du Sud s'achemine vers une situation de crise, et que cette crise risque de prendre un jour une forme très grave, voire catastrophique.

Pour comprendre la signification de la démission d'une nouvelle Eglise sud-africaine du Conseil œcuménique, il faut se souvenir qu'en décembre dernier, une conférence œcuménique, à Johannesburg, avait courageusement marqué son opposition à la discrimination raciale pratiquée en Afrique du Sud sous le nom d'apartheid. Les délégués des Eglises avaient, presque tous, approuvé les termes de cette déclaration. Mais les autorités constituées de ces Eglises devaient, cela va de soi, en délibérer par la suite, et prendre leurs responsabilités.

Il y a quelques semaines, nous annoncions que « l'Eglise néerlandaise d'Afrique » (Nederduitse Hervormde Kerk van Afrika), dont les délégués avaient été les seuls, à Johannesburg, à désapprouver la déclaration commune, décidait de se retirer du Conseil œcuménique.

A son tour, l'Eglise réformée néerlandaise du Transvaal (Transvaalse Kerk), désavouant ses délégués à la conférence de Johannesburg, vient de prendre une décision semblable. Plus importante, cette Eglise compte quelque 300 paroisses, et plus de 400.000 membres.

Cette décision est grave, d'autant plus grave qu'elle peut entraîner, selon toute vraisemblance, telle autre Eglise encore à se déterminer dans le même sens.

Il est très difficile de se faire une idée exacte de la carte ecclésiastique de l'Afrique du Sud. On y compte sept Eglises de langue boère, dont certaines sont — ou étaient — membres du Conseil œcuménique, dont d'autres ne le sont pas. Leurs appellations néerlandaises, difficiles à traduire, se ressemblent beaucoup, et parfois sont confondues dans les dépêches d'agence. A l'heure actuelle, sauf erreur, une seule d'entre elle fait encore partie du Conseil œcuménique : l'Eglise réformée néerlandaise du Cap (Kaapse Kerk) ; mais cinq autres Eglises, non boères, mais enracinées en Afrique du Sud, moins sensibles à la question raciale, lui tiennent compagnie : l'Eglise anglicane, l'Union congrégationaliste, l'Eglise méthodiste, l'Eglise presbytérienne (réformée, d'origine écossaise) et l'Eglise presbytérienne bantoue (réformée, africaine, fruit de la mission presbytérienne).

Faute de fournir au lecteur ces précisions un peu arides — où j'espère qu'aucune inexactitude ne s'est glissée — il est impossible de donner, de cette situation, une image assez précise, assez nuancée.

Mais il faut conclure. A distance, c'est chose facile. Une dépêche d'agence, brève et sèche, ne permet pas de se rendre compte du caractère dramatique d'une décision comme celle que vient de prendre l'Eglise du Transvaal. On se gardera donc de juger. Dans l'état actuel de nos informations, un jugement serait inévitablement sommaire.

Mais les affirmations de la conférence de Johannesburg étaient et demeurent prophétiques. Et un jour viendra où elles porteront d'autres fruits que ceux de la contestation et de la rupture.

Un jour viendra où elles seront un signe de ralliement et de réconciliation.

Jean-Marc CHAPPUIS.

mêmes articles de jona que nos corengionnaires de suisse romande (à vrai dire, à l'exception des Vaudois). Elle a permis également de s'abonner à un journal hebdomadaire. Au moment où « La Vie protestante », dans la ronde des cantons suisses, présente celui de Zurich, nous profitons de cette occasion pour remercier son administrateur et ses rédacteurs du soin qu'ils apportent dans la présentation du journal. Certes, nous avons entendu parfois des critiques au sujet de tel ou tel article, mais, d'une manière générale, à Zurich, on est heureux de recevoir « La Vie protestante » ; on est heureux d'avoir un trait-d'union avec les Eglises de Suisse romande et d'être tenu régulièrement au courant de la vie religieuse dans le monde. De ce fait, nos paroisses sont plus conscientes d'appartenir à l'Eglise universelle.

Certes, notre communauté se sent à l'aise dans le giron de l'Eglise nationale zuricoise ; nous avons tout lieu d'être reconnaissants de la façon dont nous sommes reçus à Zurich. Mais le journal zurichois, le « Kirchenbote » ne suffirait pas. Grâce à « La Vie protestante », nous avons la possibilité de respirer chaque semaine l'air des Eglises de notre pays romand, ce qui est le bienvenu.

Vous parlerai-je de notre vie d'Eglise ? Elle est semblable à celle d'autres paroisses. Si l'effort missionnaire a rencontré quelque succès, ces derniers temps, c'est pour nous un motif de plus d'exprimer notre reconnaissance à nos paroissiens qui témoignent ainsi, à la fois, de leur attachement à notre communauté et leur compréhension en face des tâches importantes de l'heure.

Emile MARCHAND,
président du Conseil d'Eglise.

Karl Barth et l'homme dans l'espace

Le prodigieux exploit scientifique, et technique a eu lieu. Un homme a été envoyé dans l'espace... et il en est revenu. Iouri Gagarine a eu ce grand courage de faire, le premier, une expérience qui, sans doute, dans quelques décennies, sera devenu banal.

On est émerveillé. Est-ce à dire, comme l'a déclaré sir Bernard Lovell, directeur d'un grand observatoire britannique, que nous sommes en présence du « plus grand événement de l'histoire humaine » ? Non. Si prodigieux que soit cet exploit, il fait irrésistiblement penser à cette parole de Jean Rostand : « Nous sommes devenus des dieux avant d'être capables d'être des hommes ». Le plus grand événement de l'histoire humaine ? C'est l'homme rendu à sa dignité comme à son humilité de créature, et rétabli dans sa condition fraternelle.

Il faut garder le sens des valeurs. Le professeur Barth, au téléphone, nous a fait à ce sujet la déclaration suivante :

« Faut-il vraiment demander l'avis d'un théologien ? C'est un événement qui compte dans l'ordre scientifique, politique, peut-être économique, mais il ne compte pas dans l'ordre théologique. Cela ne change pas notre relation avec Dieu.

» Ce pauvre homme a fait le tour de la terre — tant mieux pour lui, ou tant pis ! Mais un jour il mourra et ce qui importera pour lui comme pour nous, ce n'est pas le tour du monde, mais ce qu'il aura fait de sa vie.

» Bien sûr, l'événement est important, même émouvant, mais il ne faut pas en exagérer la portée. Le cadre dans lequel nous vivons change, mais nous demeurons dans l'ordre créé. Beaucoup de choses ont changé depuis l'ancien temps, et beaucoup de choses changeront encore. Mais au fond rien ne change. »

ZURICH en chiffres

Superficie. — De la ville : 8782 hectares ; du canton : 172.886 hectares (lac compris).

Population de la ville. — En 1900 : 168.021 ; en 1950 : 390.020 ; en 1960 : 450.000 environ.

Population du canton. — En 1900 : 431.036 ; en 1950 : 777.002 ; en 1960 : 941.800 environ.

Confessions. — Pour le canton : en 1860, 253.793 protestants, 11.250 catholiques ; en 1900, 345.446 protestants, 80.752 catholiques ; en 1950, 560.080 protestants, 193.120 catholiques. — Pour la ville seule : en 1959, 263.862 (60,5 %) protestants, 153.706 (35,2 %) catholiques.